

YÔKO OGAWA

Jeune fille
à l'ouvrage

nouvelles traduites du japonais
par Rose-Marie Makino

ACTES SUD

JEUNE FILLE À L'OUVRAGE

— Dans la cour il y a un chat, mais faites en sorte de ne pas lui donner à manger, ajouta l'infirmière après m'avoir expliqué toutes sortes de choses : l'utilisation de la douche, les heures des repas dans la salle à manger, la manière de faire le lit.

— Ne pas lui donner à manger...

À la fin de mes notes, j'ai écrit le mot chat que j'ai entouré.

— Parce qu'il est trop gros, il a du diabète et il est au régime.

Elle penchait la tête en souriant. Ici toutes les infirmières portent un tablier rose pâle avec deux grosses poches, si bien qu'elles ressemblent à des puéricultrices ou à des professeurs de cours de pâtisserie occidentale.

— Si vous avez d'autres questions, je vous écoute.

J'ai jeté un coup d'œil à ma mère sur le lit.

— Non, non. Je n'ai rien à dire. C'est tout à fait suffisant.

La voix de ma mère qui essayait de saluer allongée sur son lit, assourdie par les couvertures, paraissait encore plus faible que d'habitude.

Le premier jour dans le service des soins palliatifs s'était déroulé très vite, à remplir les formalités administratives et ranger les affaires. La chambre qui avait été préparée pour nous était suffisamment grande pour qu'on puisse y installer aisément un lit sommaire à l'usage de l'accompagnant, le papier peint et les rideaux étaient d'un beige coordonné, une baie vitrée au sud allait du sol au plafond. Il n'y avait pas d'ornementations superflues, mais ce n'était pas triste non plus. La pièce dans son ensemble était calme et propre, aménagée convenablement.

J'ai rangé là où il fallait les affaires qui remplissaient un petit sac de voyage. Je n'avais aucune idée du temps que durerait la vie dans le service. Bien sûr, le médecin m'avait annoncé qu'elle n'en avait plus que pour trois mois, mais je n'arrivais pas à me figurer clairement la signification de ce chiffre : par exemple, combien de fois changerait-elle de chemise de nuit, combien de lettres écrirait-elle ou combien de rêves ferait-elle ? Toutes les affaires que j'avais préparées trouvèrent leur place dans le placard, sur l'étagère du lavabo et dans le tiroir de la table de nuit.

Je ne m'étais pas aperçu que dehors, la vitre était recouverte d'obscurité.

— Je vais chercher le dîner.

Comme l'infirmière me l'avait montré dans la journée, je suis allé prendre à la cuisine le repas pour les patients et leur famille, je l'ai rapporté dans la chambre et nous l'avons mangé ensemble. Le dîner de ma mère était composé de blanc de poulet au beurre, légumes réchauffés, soupe à l'oignon et gelée à la mandarine. Le mien, de boulettes de viande à la place du blanc de poulet, avec en dessert de la mousse au chocolat.

— Il y a longtemps que je n'avais pas dîné seule avec toi, a dit ma mère en mélangeant la soupe dans son bol.

— Tu as raison, lui ai-je répondu.

Quand la conversation s'interrompait, on n'entendait que le bruit de notre mastication. Ma mère à moitié redressée sur son lit regardait paupières baissées la nourriture posée sur la tablette. Et moi du sofa contre le mur, je regardais alternativement le profil de ma mère et la vitre obscurcie.

— On dirait que nous sommes en train de prendre un repas préparé par un traiteur le jour d'un déménagement. L'ambiance est un peu froide, on n'est pas très rassuré.

Ma mère porta lentement le blanc de poulet à ses lèvres et en prit une bouchée. Son larynx dont les os ressortaient émit un petit bruit.

— Si tu veux, tu peux manger aussi la mousse au chocolat.

J'ai tendu le bras, posé le pot sur la tablette.

— Bon, alors toi tu manges la gelée.

Ma mère a soulevé la coupe en verre qui contenait la gelée. À son fin poignet pâle et bleuâtre on voyait qu'elle était lourde pour elle. En deux cuillerées j'ai avalé la gelée sans trop la savourer.

Nous nous sommes aussitôt habitués à vivre en ce lieu. Il n'y avait pas d'emploi du temps qui aurait obligé ma mère à faire quelque chose, elle pouvait passer ses journées librement. Hormis le moment où on lui faisait une injection d'antalgiques, on aurait pu oublier qu'elle était hospitalisée.

Ma mère qui aimait la propreté était satisfaite de ne pas voir en cet endroit une once du désordre si particulier aux hôpitaux. N'y traînaient pas de panières en plastique débordant de serviettes sales, sa sieste n'était pas perturbée par le bourdonnement des annonces diffusées dans les couloirs. Nous étions au centre d'une stagnation de calme absolu.

Quand ma mère se sentait bien elle prenait le soleil sur la terrasse, ou écrivait à son autre fils, mon frère cadet, qui vivait à Londres. Même si j'étais son accompagnant, je n'avais pas grand-chose à faire. Le matin dès que j'avais terminé la lessive, je me rendais à la poste envoyer un courrier par avion et faisais quelques courses en rentrant. De temps à autre, si j'avais le pressentiment que son état allait s'aggraver, je lui massais le dos ou les hanches, mais alors qu'elle ne consultait pas l'heure, au bout de huit minutes

précisément elle me disait que ça suffisait en repoussant mes mains.

Ce jour-là je traînais dans les couloirs à la recherche d'un endroit tranquille pour lire. Sur une banquette du hall, un grand-père écoutait la radio, un écouteur à l'oreille. Dans la salle de musique une jeune femme d'une vingtaine d'années jouait de la guitare en tournant les pages d'une méthode. Elle était maladroite, mais le son était chaleureux. Lorsqu'elle s'aperçut de ma présence, elle baissa la tête et intimidée s'arrêta de jouer.

À côté de la salle de musique, au bout d'un petit couloir, il y avait encore une pièce. Il y était écrit : "Salle des bénévoles". Le premier jour, l'infirmière ne m'avait pas amené jusque-là, ai-je pensé en ouvrant la porte. Je suis resté un instant debout à regarder. Soudain je fus assailli par l'étrange sensation que mes lèvres glacées m'empêchaient de respirer profondément. Je me faisais peut-être des idées. Mais j'étais certain d'une chose : de sa présence. Elle faisait de la broderie.

— Ah, euh, bonjour, ai-je dit un peu au hasard pour dissimuler mon embarras.

Elle a posé son aiguille et s'est tournée vers moi, l'air étonné.

— Tu ne te souviens pas de moi ? C'était il y a plus de vingt ans, nos villas étaient voisines et nous avons passé un été ensemble...

Sur la table était étalée un grand morceau de tissu vert mousse avec à l'endroit de ses mains un petit tambour à broder. Celui-ci servait à

tendre le tissu pour l'empêcher de se relâcher, ceci afin que la broderie soit plus jolie, m'avait-elle expliqué vingt ans auparavant. À côté d'elle était posée une boîte à ouvrage rouge en forme de panier. On y voyait des fils de couleurs variées. J'ai concentré mon regard pour essayer de distinguer ce que représentaient les motifs, mais la lumière qui arrivait par la fenêtre était trop forte, je n'y arrivais pas bien.

Elle a cligné plusieurs fois des yeux, tripoté son dé à coudre, baissé le regard vers sa boîte à ouvrage avant de revenir vers moi et me dire :

— Mais oui, bien sûr que je me souviens de toi.

Nous sommes sortis dans le jardin. La lumière de fin d'été éclatait sur la pelouse. Sur la terrasse on apercevait plusieurs silhouettes de patients hospitalisés. Ils regardaient tous vaguement aux lointains. Les rideaux de la chambre de ma mère étaient tirés. Elle devait certainement dormir à nouveau. Après avoir fait le tour du jardin nous nous sommes assis sur un banc, là où il n'y avait plus de massifs, où la vue était dégagée.

— Pourquoi es-tu ici ?

Elle avait pris la parole en premier.

— Ma mère est hospitalisée. Un cancer du sein qui s'est métastasé à la colonne vertébrale.

— Eh bien, dit-elle en laissant échapper un soupir. Moi, tu vois, j'aide en tant que bénévole pour toutes sortes de choses. Bavarder avec les

patients, faire des arrangements floraux, organiser une vente de charité. Tu me trouves en train de broder un couvre-lit.

Lors de notre première rencontre à la villa du plateau D, elle brodait déjà. Assise avec légèreté sur une chaise de la terrasse, le dos rond, elle remuait les doigts avec vivacité. Mais je n'avais pas tout de suite compris qu'il s'agissait de broderie. Au début, j'avais cru qu'avec son aiguille elle transperçait l'un après l'autre de minuscules insectes. Cela m'était apparu comme un jeu cruel teinté de secret. Nous avions douze ans.

Pour quelle raison m'étais-je aventuré seul dans cette villa voisine nouvellement construite ? Ma mère m'avait-elle demandé d'aller y déposer la circulaire de l'association du quartier ? Ou alors je jouais avec mon petit frère à la balle qui aurait atterri dans son jardin ? Je n'arrivais pas à m'en souvenir. Quand j'avais repris mes esprits elle se trouvait déjà devant mes yeux. Elle avait fait son apparition au milieu du jardin de la villa sans aucun signe avant-coureur, de la même manière que ce jour-là elle se trouvait à nouveau devant moi. Ensuite nous avons parlé chacun de ce qui nous était arrivé depuis cet été de nos douze ans. Cet hiver-là mon père était mort dans un accident d'avion. Nous avons eu entre autres des ennuis financiers et il avait fallu se séparer de la villa. C'est pourquoi je ne l'avais plus revue. J'avais étudié le dessin industriel à l'université et je travaillais toujours dans le même domaine, mais

j'avais pris un long congé. Parce que ma mère allait mourir à son tour...

— Il n'y a pas grand-chose de spécial, ai-je dit en manière d'excuse.

Mais son histoire était encore plus simple.

— Mon asthme n'est toujours pas guéri, je ne travaille pas, je ne suis pas mariée, je reste toujours à la maison. Le bénévolat ici est ma seule participation à la société.

Oui, je m'en souvenais. Elle était asthmatique. Elle avait toujours dans sa poche un flacon d'une forme curieuse. En plastique blanc, avec en son milieu la marque d'un pouce. Quand on appuyait dessus, il émettait un bruit de succion tandis que le médicament jaillissait. Elle n'avait jamais eu de crise en ma présence, mais elle m'avait expliqué comment utiliser le flacon.

— Si j'ai des difficultés à respirer, je dois mettre cet embout dans la bouche et appuyer trois fois avec énergie. En inspirant profondément.

Elle avait réellement ouvert grand la bouche pour m'en faire la démonstration. J'avais eu l'impression que je pourrais voir jusqu'à la muqueuse rougeâtre au fond de sa gorge, si bien que je m'étais dépêché de baisser la tête.

— Mais quand même, comment as-tu fait pour me reconnaître ?

— Eh bien, mais c'est que tu n'as pas du tout changé.

Je ne mentais pas. Peau pâle au point de devenir translucide, longs cils qui lui donnaient

toujours l'air ébloui, finesse du cou, abondance de la chevelure. L'impression que j'avais reçue à douze ans n'avait pas changé. Ou plutôt, en l'observant maintenant, les souvenirs que j'aurais dû avoir oubliés remontaient l'un après l'autre.

— Mais ce n'est pas en découvrant ton visage que je t'ai reconnue. J'ai reçu un choc en te voyant broder, lui dis-je avec franchise.

L'impression de son dos penché vers l'avant, le mouvement de l'extrémité de ses doigts, l'ouvrage et le matériel de couture sur la table, tout cela m'avait alerté. Pas d'erreur, c'était bien elle à ce moment-là.

— Je suis heureuse que tu te souviennes, me dit-elle, puis elle sourit et tira sur le bas de sa robe qui ondulait au vent.

Le soleil était lumineux, mais on sentait quelque part l'approche de l'automne. On n'entendait rien d'autre que le léger bruit du tourniquet d'arrosage de la pelouse. L'ombre du toit sur la terrasse changeait tranquillement de forme. Les silhouettes des patients qui somnolaient un moment plus tôt avaient disparu sans qu'on n'y prenne garde. En laissant aller son regard droit devant soi aux lointains on apercevait un mince ruban de mer.

Quand elle s'est tue, notre conversation s'est arrêtée. Il me semblait que je voulais lui parler de tout un tas de choses, mais dès que je m'apprêtais à ouvrir la bouche, je me sentais soudain maladroit et les mots ne sortaient pas. Il n'y avait

cependant pas d'embarras entre nous. Il fallait simplement un peu de temps pour que les petites silhouettes à l'intérieur de nos souvenirs, brusquement tirées de leur sommeil, retrouvent leurs esprits. Tout en goûtant pleinement le silence j'attendais que se dissipe le dépôt de temps qui les retenait.

— Demain aussi nous pourrons nous voir? ai-je murmuré en faisant attention à ne pas troubler le silence.

— Oui. J'ai l'intention de venir ici tous les jours jusqu'à ce que le couvre-lit soit terminé, m'a-t-elle répondu en inclinant doucement la tête, les mains croisées sur ses genoux.

L'endroit où la mer et le ciel se rejoignaient commençait à se teinter des couleurs du couchant.

— Tu te souviens de la famille qui avait construit une villa à l'ouest de chez nous? ai-je demandé à ma mère alors que nous étions couchés dans sa chambre de malade, la lumière éteinte.

— La villa, tu sais bien qu'on l'a vendue il y a longtemps.

— Justement, je te parle du dernier été que nous y avons vécu avant de la céder. Elle avait un toit triangulaire, une vaste terrasse, et une clarine accrochée à la porte d'entrée.

— Mais oui, a dit ma mère avant de se retourner pour réfléchir. À côté, c'était la maison du professeur de peinture occidentale. Ils étaient très gentils avec nous.

— Non, ça c'était à l'est. Je te parle du côté ouest. Dans les bois, derrière un marais où il y avait plein de petits crabes d'eau douce.

— Hmm... a-t-elle marmonné vaguement, pas très intéressée par le sujet.

— Aujourd'hui, j'ai retrouvé la fille de cette villa. Ici, à l'hôpital.

Je n'ai pas eu de réponse. À la place, j'ai perçu ses ronflements.

Cette nuit-là, j'ai fait un rêve. Mais peut-être ne doit-on pas lui donner ce nom-là. Il s'agissait d'un phénomène beaucoup plus vif et frais. Au point qu'au matin je me suis retrouvé tel que si j'étais resté éveillé toute la nuit. Là j'avais pu ressentir le moindre souffle de vent, le moindre bruit, le moindre changement de sentiment. En même temps, je ne sais pourquoi, le plafond sombre de la chambre, les grincements du lit, et même ce que disait ma mère en dormant parvenaient jusqu'à ma conscience. Et la scène du rêve ne différait pas d'un millimètre de mon souvenir.

Nous sommes sur la terrasse. De notre villa, pas de la sienne. Cela ne fait aucun doute, parce que dans le jardin il y a la balançoire que mon père nous a rapportée de l'étranger. Elle est complètement rouillée, même mon petit frère ne l'utilise plus depuis longtemps.

Je suis en train de faire le croquis des devoirs de vacances. À côté de moi, elle brode comme d'habitude.